



SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE (SUISSE)





# B U L L E T I N

---

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN GESELLSCHAFT (SAG)

MARS 1953

GENÈVE

No. 6

---

## MEMOIRES ORIGINAUX

---

### INDIGENISME

#### Raison d'être du Mouvement Indigéniste.

par Juan COMAS (Mexico)  
(traduction G. Lobsiger)

Pour ceux qui, depuis de nombreuses années, ressentent l'urgente nécessité d'une amélioration intégrale de la vie des aborigènes du continent américain et qui travaillent selon leurs possibilités pour y parvenir, poser à nouveau ce problème aujourd'hui, en 1953, peut paraître une redite inutile et anachronique. Mais malheureusement nous pensons que c'est nécessaire; nous souffrons d'une sorte de déformation professionnelle en croyant, parce que nous - secteur plus ou moins grand d'individus - avons l'absolue conviction de l'existence de ce problème et de la nécessité sociale de le résoudre, que tout le monde est déjà également convaincu et d'accord avec nos points de vue. Mais il n'en est pas ainsi; non seulement parmi la grande masse populaire, aux intérêts limités et sans grande culture, mais aussi dans les cercles que nous pourrions appeler intellectuels, scientifiques et politiques (qui sont en définitive ceux qui orientent et dirigent les programmes gouvernementaux dans les divers pays), il existe un pourcentage élevé d'individus qui ignorent réellement et d'autres qui prétendent ignorer l'existence de cette grave question. C'est à eux qu'est dédié ce bref article.

Les adversaires conscients ou inconscients du mouvement indigéniste argumentent de différentes façons et, pour notre discussion, nous allons essayer d'en résumer les plus remarquables.

I - On nie, ou pour le moins on veut réduire à un minimum, l'existence du problème en alléguant que: les Indiens s'éteignent petit à petit, puisque en 1825 ils constituaient le 25% de la population totale du continent et qu'ils n'atteignent aujourd'hui que le 5,9%; qu'en 1940 il y avait un peu plus de 16 millions





d'Indiens en Amérique; et comme exemple, on affirme que Costa Rica n'a déjà plus de population aborigène et que l'Argentine compte aujourd'hui à peine 50.000 Indiens (1).

La réalité est que la population "culturellement" indigène d'Amérique dépasse les 30.000.000 d'individus; et quant aux deux exemples cités, il suffit de rappeler que pour Costa Rica, A. Rosenblat lui-même - témoin très utilisé par Perez de Barradas - cite deux sources d'information qui attribuent à ce pays 3.500 et 4.200 indigènes (La población indigena de América, p.120); de ce fait, on fausse totalement la réalité en niant l'existence d'éléments aborigènes dans cette région; en outre, notre auteur se contredit lui-même puisqu'à la page 157 de M.A.(1), il indique pour Costa Rica un recensement de 4.200 indigènes. Pour notre part, grâce à l'aimable information de la Dra. Doris Stone, nous pouvons affirmer qu'en 1951 les groupes Bribri, Cabecar, Boruca, etc. de Costa Rica n'étaient pas loin d'atteindre les 6000 individus. Quant à l'Argentine, le chiffre actuel de 50.000 indigènes est également inexact; et si Rosenblat "calcule le total des Indiens à 50.000" (op. cit. p.127), par contre il prend en considération et cite des renseignements de la "Commission honoraire des Réductions d'Indiens" dépendant du Ministère de l'Agriculture, où l'on signale le chiffre de 150.000 aborigènes. Même en usant d'une grande circonspection de crainte d'exagérations, nous devons accepter le chiffre de 130.000 donné en 1947 par la "Commission indigéniste argentine" (2).

Mais en supposant - sans l'admettre - qu'en réalité le total des indigènes ne soit que de 16 millions seulement, il n'en resterait pas moins l'existence d'un grave problème, quoique présentant moins d'amplitude et de difficulté dans sa solution. L'argument est donc complètement artificieux.

II - Une autre argumentation serait l'impossibilité ou l'extrême difficulté de déterminer "qui doit être considéré comme indigène" (3). Il existe des sources d'information très claires dans lesquelles le lecteur peut trouver bien défini le concept de "l'indigène" (4), et nous nous bornerons ici à signaler que les indigénistes ne s'intéressent absolument pas au critère biologique ou racial pour définir et délimiter leur champ d'action; sont "indigènes" ceux qui possèdent une prédominance de caractéristiques de culture matérielle et spirituelle propres et distinctes de ce que nous avons coutume de dénommer "culture occidentale ou européenne"; ils peuvent être somatiquement des indigènes, ils peuvent être des métis, et même des individus d'origine blanche (il y en a des cas, quoique en nombre réduit) qui, en raison des circonstances du milieu ambiant, se sont adaptés au cours de plusieurs générations à la vie et aux coutumes du groupe aborigène avec lequel ils vivent. Pour l'indigéniste, tous ces secteurs de population sont "culturellement indigènes" et entrent ainsi dans le cercle de ses préoccupations.

On nous dira qu'il est difficile, et en certaines occasions hautement subjectif, de déterminer les cas-limites d'inclusion ou d'exclusion; c'est certain, mais cela ne signifie pas que l'on doive éluder ou oublier le problème, simplement parce qu'en des circonstances déterminées sa solution ne sera pas facile.

III - Que les problèmes que posent l'amélioration de la situation des indigènes et leur incorporation dans la vie nationale sont simplement de caractère économique et que, par conséquent, il n'y a pas de raison pour en faire un mouvement spécial.







Un tel critère montre une méconnaissance évidente de la réalité. Certes, l'amélioration indigène implique une question socio-économique que l'on ne peut oublier et il est indispensable d'en tenir compte; mais en même temps, il est tout aussi évident qu'il faut prendre soin du problème culturel; c'est-à-dire que le concours simultané et convergent des deux facteurs est nécessaire pour mener à bonne fin l'oeuvre d'amélioration des groupes aborigènes.

Et, au risque de fatiguer le lecteur, il faut relever à nouveau que nombre des traits culturels du "type occidental" qui doivent se substituer à ceux qu'ont actuellement les indigènes (par exemple ceux du type sanitaire et de technique agricole, tout au moins partiellement) ne pourront jamais être implantés avec succès si on ne connaît pas préalablement à fond les façons de penser et d'oeuvrer des indigènes sur le point traité; et si l'on n'obtient pas un changement préliminaire d'attitude mentale, par un travail qui revient en tout premier lieu à l'anthropologiste social. Les échecs enregistrés dans les premières décennies de ce siècle alors que, sans avoir d'abord convaincu, on voulut imposer des pratiques hygiéniques, sanitaires, de travaux ruraux et de récoltes, éducatives, etc., sont de bonnes preuves à l'appui de notre assertion; et la bibliographie à ce sujet est vaste et des plus suggestives.

IV - D'aucuns qualifient le mouvement indigéniste de platonique et d'inefficace étant donné les supposées très mauvaises caractéristiques psychiques innées des indigènes (paresse, dipsomanie, penchant aux stupéfiants, etc.) et en conséquence, par déduction logique, estiment qu'il serait plus prudent de les abandonner à leur destin jusqu'à leur extinction complète.

Nous nous sommes occupé, déjà en d'autres occasions, largement et en détail, de la tendance "raciste" de telles affirmations et de leur absolue fausseté. Celui qui s'intéresse spécialement à ce sujet peut se référer à ces sources (5). Nous insistons seulement sur le danger qui résulte de ce type d'argumentation et sur la facilité avec laquelle il est admis par de grands secteurs de l'opinion qui méconnaissent le problème sous son aspect scientifique.

V - Que l'indigénisme est un mouvement "lyrique et sentimental" (6). Il y a là une nouvelle erreur d'appréciation; l'étape "lyrique et sentimentale" de l'indigénisme a été franchie depuis des années; depuis au moins dix ans. Aujourd'hui, tout indigéniste conscient travaille, individuellement ou en groupe, sur un terrain d'absolue réalité pratique, d'application immédiate, d'amélioration réelle. On ne peut pas dire que les discussions continentales qui eurent lieu à ce sujet lors des Congrès Indigénistes de Patzcuaro (Mexique, 1940) et Cuzco (Pérou, 1949) ainsi que les Résolutions issues de ceux-ci, furent une simple expression lyrique et sentimentale. Elles sont au contraire le fruit d'une étude consciencieuse et de longues années d'essais et d'expériences. On nous dira que de tels accords et résolutions sont, dans la plupart des cas, encore de simples "projets sur le papier", sans faits qui les épaulent. Mais c'est là justement que résident la gravité et la difficulté du problème indigène. La conviction de techniciens et de savants, et même de certains hommes politiques, n'est pas encore suffisante pour traduire les accords souscrits en normes gouvernementales et moins encore en rubriques budgétaires, mais elle fait lentement son chemin. C'est en 1789 que la Révolution







française établit les bases des principes juridiques de liberté, égalité et démocratie pour tous les hommes, et personne n'ose (en tout cas publiquement) qualifier de "lyriques et sentimentales" de telles revendications, bien que, 175 ans après leur proclamation, il y ait encore des millions d'hommes qui n'en jouissent pas.

VI - Le mouvement indigéniste n'a pas - comme certains le supposent - une orientation "humanitaire" ni de bienfaisance, absolument pas. Les 30 millions d'indigènes américains ont - en leur qualité de citoyens de pays libres - le droit indéniable de jouir de leurs prérogatives comme telles et de les exercer. Et c'est aux gouvernements qu'il appartient de faciliter cet exercice; de sorte qu'il s'agit donc d'une attitude de justice sociale, d'une revendication. Les indigènes (dont nous appuyons avec constance la nécessaire amélioration de leur sort) ne demandent pas l'aumône, ne sollicitent pas de faveurs politiques; nous dirions mieux qu'ils exigent l'égalité des droits et des devoirs avec leurs concitoyens; il est bien entendu qu'il s'agit de leur égalité effective et non pas simplement de leur reconnaissance légale, qui a déjà été consacrée depuis longtemps dans les chartes constitutionnelles des divers pays.

Il est admis juridiquement que la non-connaissance de la loi ne dispense pas de son accomplissement, et c'est pourquoi les indigènes accomplissent de fait leurs devoirs civiques (contributions, impôts, conscription militaire, etc.); mais en revanche, comme ils ignorent leurs droits, ils ne les invoquent pas, ne les réclament pas et ne les obtiennent pas; et c'est là la plus grande anomalie de leur situation.

VII - Que le mouvement indigéniste "désire ressusciter les religions indigènes et que l'on en revienne à adorer Quetzalcoatl et Viracocha"(7).

Une telle affirmation est puérile et risible; il conviendrait de concrétiser les opinions, les textes, les faits ou les attitudes par lesquels l'indigénisme continental (collectivement ou individuellement) aurait pris une telle position.

Ce que veut l'Indigénisme, ce n'est pas noyer ni exterminer tout ce que représente la culture indigène et lui substituer les traits correspondants de la "culture occidentale"; il ne veut ni l'assimilation ni l'absorption totale de celle-là par celle-ci, mais il aspire - avec un grand esprit de justice - à ce que l'acculturation ou la transculturation des groupes indigènes se fasse partiellement de telle façon que tous les traits ou caractères nocifs ou préjudiciables soient écartés. Mais en revanche, il lutte pour conserver, augmenter, améliorer et enrichir les autres traits de la culture autochtone dont les indigènes peuvent se montrer fiers: l'art dans ses multiples manifestations (laques, céramiques, textiles, etc.), les petits métiers domestiques, le sentiment de respect et de reconnaissance envers leurs propres chefs, l'esprit coopératif et de communauté de travail, le sens moral, etc. sont autant de manifestations que le mouvement indigéniste croit devoir maintenir.

L'acculturation, l'incorporation des groupes aborigènes à la citoyenneté du pays auquel ils appartiennent n'impliquent en aucune façon le concept de "désindianisation"(8), pas plus du reste que l'homogénéisation des coutumes et des modes de vivre. L'indigénisme ne veut pas - répétons-le - "désindianiser" les Indiens;







il veut simplement leur procurer socialement, culturellement et économiquement les moyens les plus adéquats à leur meilleur développement, en respectant tout ce qui, dans les manifestations matérielles ou psychiques de leur culture maternelle, en incluant la langue (et de ceci nous parlerons au paragraphe VIII), peut être considéré utile et digne d'encouragement.

Dans aucune nation, on ne peut affirmer que tous les citoyens ont une culture homogène et cependant la nationalité est pleinement constituée, formée et conservée. Les indigènes peuvent donc, en Amérique, arriver à s'intégrer à la masse nationale sans perdre leurs excellentes qualités. Nous ne voulons ni "hispaniser" ni "dés-hispaniser" l'Amérique; personne ne songe à "nier les origines espagnoles ou à effacer l'oeuvre de l'Espagne", mais nous désirons que l'on ne nie pas et que l'on n'oublie pas non plus l'origine des cultures indigènes.

De plus, il n'est pas exact, tant biologiquement que culturellement, que le "Continent soit gagné par la race blanche" (A.M.p.202); l'Amérique est "métisse" sous ses deux aspects, que le veuillent ou non les hispanisants à outrance qui font des efforts désespérés quoique inutiles pour harmoniser leurs désirs d'hégémonie impérialiste (politique et spirituelle) avec l'existence dans les pays américains d'une grande majorité métisse qui ne renie pas ce qui est espagnol, mais qui se sent en même temps orgueilleuse de ses ancêtres indiens et de leur héritage culturel.

Aucun indigéniste n'aspire à ressusciter les vieilles religions de Quetzalcoatl ou de Viracocha; mais aucun ne veut, non plus, annihiler tout ce qui est aborigène.

L'incontrôlable besoin d'accumuler des pseudo-arguments fait que les anti-indigénistes tombent dans des contradictions flagrantes; par exemple, alors que d'une part ils nous accusent de vouloir la "résurrection des vieilles religions" (ce qui laisserait certainement supposer une nette tendance traditionaliste), ils affirment que l'indigénisme "provoque la scission avec le passé, avec les traditions, faisant de l'Indien l'esclave des nouvelles conditions de vie". Où donc est la réalité? L'indigénisme aspire-t-il réellement à ce que l'aborigène retourne à ses vieilles traditions pré-cortésiennes, ou, au contraire, désire-t-il le séparer de ses traditions? Ni l'un ni l'autre; nous avons déjà précisé notre position équidistante.

VIII - Un autre argument utilisé pour démontrer le manque de fondement du mouvement indigéniste est celui de la linguistique et l'on prétend que la tendance actuelle d'enseigner dans les écoles indigènes tant en langue espagnole qu'en langue aborigène "aura à la longue comme résultat l'oubli de cette dernière et le progrès de l'espagnol", et que "ainsi, en changeant son langage .... l'Indien cessera d'être indien"(9).

Le problème des peuples qui parlent une langue maternelle distincte de la langue nationale est déjà ancien, et il a été résolu pédagogiquement depuis de nombreuses années; le bilingüisme comme système didactique est bien connu dans le monde entier; son application, au cours de la dernière décennie, aux groupes aborigènes de divers pays américains ne représente donc aucune innovation méthodologique. Or donc, ce fait ne conduit en aucune manière à la conclusion citée plus haut; nous ne voyons pas pourquoi les langues indigènes devront être considérées comme perdues "à la





longue" et il n'y a pas non plus de raison pour croire qu'un tel résultat soit nécessaire si l'on désire incorporer les indigènes à la vie civique de leur pays. Il y a des siècles que des nations comme la France, la Belgique, l'Espagne, existent, dans lesquelles des idiomes comme le wallon, le breton, le basque, le catalan, le galicien, etc. vivent leur propre vie à côté des langues nationales. Pourquoi alors penser que l'on doit faire disparaître, par exemple, le Quechua, le Maya, l'Otomi, le Nahuatl ou le Cakchiquel (dont quelques-uns avec leur littérature propre), parlés par des centaines de milliers d'individus. Ces langues disparaîtront "à la longue" seulement dans le cas où ceux qui les parlent n'en auront ou ne voudront pas continuer à les maintenir, mais le mouvement indigéniste n'a jamais ni pensé ni désiré l'extinction des langues indigènes. L'enseignement obligatoire de la langue nationale, grâce à la méthode bilingue, n'est pas un obstacle à la conservation de la langue maternelle. Il est évident que dans le cas du Mexique par exemple, dans un délai plutôt court, certaines des 52 langues ou dialectes qui persistent encore s'éteindront motu proprio; mais ceci sera dû au nombre réduit de ceux qui les parlent et non parce que le processus d'acculturation doit obligatoirement apporter comme conséquence la disparition des langues aborigènes.

IX - Voyons une autre affirmation singulière: "la prétendue lutte de l'Indien pour la terre est un problème artificiel, puisqu'en Amérique il y a de la terre pour tous"(10).

En effet, un calcul d'arithmétique élémentaire montrerait que, dans le continent américain, le nombre d'habitants par kilomètre carré est beaucoup plus faible que dans le Vieux Monde surpeuplé. Mais l'erreur pratique est évidente, car: a) toute la terre n'est pas apte à la culture, comme - contradictoirement - on le reconnaît dans un autre chapitre du livre en question: "c'est une erreur de croire que toute l'Amérique est un verger, que ses terres sont cultivables et des plus fécondes, et de ne pas tenir compte que la forêt tropicale est un fantastique désert vert. Et il en est de même en d'autres lieux"(M.A.p.155); b) la présentation du problème ne s'accorde pas avec la réalité, car il ne s'agit pas de savoir s'il y a de la terre pour tout le monde, mais de voir si elle est bien ou mal répartie, et par conséquent de quelle terre cultivable disposent les groupes indigènes. L'argutie est claire puisque chacun connaît l'existence (non seulement à l'époque coloniale mais après l'Indépendance et encore aujourd'hui des latifundia de centaines de milles hectares dont les Blancs ont la jouissance et sur lesquels l'indigène est péon ou manoeuvre, quand il n'est pas réduit à l'état de serf. Et notre auteur le reconnaît en disant p.201 que les Indiens de l'Amérique du Nord eurent jusqu'en 1934 "des terres réduites et arides". Il y a donc "lutte pour la terre", et cette lutte n'est pas artificielle, mais bien réelle et très justifiée, en faveur de sa répartition équitable. Un coup d'oeil sur la législation qu'en l'espèce ont promulguée de nombreux pays américains prouve l'existence du problème, sa reconnaissance officielle et le désir (quoique souvent inaccompli) d'arriver à ce que chaque famille indigène dispose, individuellement ou collectivement (suivant les caractéristiques culturelles du groupe envisagé) de la terre suffisante pour son travail et sa subsistance.

X - On reproche aussi à l'Indigénisme de convertir "l'Indien en prolétaire, tant rural qu'urbain", créant une masse prolétarienne "séparée du passé, sans tradition", "qui vit dans la plus grande pauvreté", et encore: "que l'Indien apparaisse comme un ré-





volte". Et plus loin - comme conclusion du livre - il y a cette phrase lapidaire: "Mais le problème indigéniste principal n'est pas celui de la terre mais bien celui de l'éducation de l'Indien, et on n'obtient rien d'autre, en l'arrachant à son cercle culturel pour le faire pénétrer dans la misère du prolétariat rural ou urbain, si ce n'est d'augmenter la masse des mécontents et des révoltés" (M.A.p.203).

Nous confessons qu'il nous paraît difficile de saisir la véritable idée au travers de concepts si contradictoires. En effet, l'Indien américain a été prolétaire (11) dès le moment où les conquérants, les colonisateurs et les citoyens de la période de l'Indépendance dans chaque pays américain, s'emparèrent de ses terres et en jouirent, réduisant les anciens propriétaires à l'état de simples manoeuvres avec un salaire misérable, ou pire encore de serfs transmissibles comme biens mobiliers lors du changement de propriétaire du latifundia. Ce n'est donc pas le mouvement indigéniste qui va convertir l'indigène en prolétaire, mais bien le contraire: il tente de restituer la terre à l'indigène pour que, de prolétaire, manoeuvre ou serf, il arrive de nouveau à se sentir maître (individuellement ou en coopérative communale) de ses terres, qu'il les cultive et jouisse de ses bénéfices.

L'indigène, à mesure qu'il se rend compte de la réalité des choses, c'est-à-dire quand on l'éduque, se convertit en effet en un révolté et comprend alors l'injustice de sa situation et réclame ses droits. Evidemment, l'existence de milliers d'individus, de villages entiers conscients de l'abandon dont ils sont victimes et animés de revendications socio-économiques constituent un danger pour le patron exploiteur, latifundiste, qui aspire seulement à obtenir le maximum de bénéfice de ses terres, mines ou troupeaux. Mais la solution se trouve précisément dans le mouvement indigéniste, dans la reconnaissance officielle et gouvernementale de la nécessité urgente, immédiate et radicale de leur accorder la terre et les moyens nécessaires pour son exploitation; de cette façon disparaîtra, ou pour le moins diminuera "la masse de mécontents et de révoltés".

Lorsque le campagnard ou l'ouvrier citadin tire de son travail un produit rémunérateur, lorsqu'il voit satisfaits ses besoins non seulement matériels mais aussi spirituels, il peut difficilement être un révolté ou manifester du mécontentement, ce qui arrive avec le statut actuel d'un grand nombre de manoeuvres ruraux, de serfs dans les fabriques de sucre ou dans les latifundia d'élevage qui se voient traités comme des bêtes de somme et iniquement exploités. C'est à la disparition de cette grave injustice sociale que tend précisément le mouvement indigéniste.

XI - Comme recours suprême pour déprécier l'Indigénisme, on lui a reproché d'être "communiste", en espérant créer ainsi une ambiance hostile qui convertisse en anti-indigénistes de nombreuses personnes peu initiées à ces problèmes et susceptibles de se laisser suggestionner par une étiquette qui, ces dernières années, a acquis un sens dangereux. Alors ? Quel est le fond de cette tactique de lutte ? Le secteur que nous pourrions dénommer ultra-conservateur et traditionaliste qualifié de communiste quiconque exprime des convictions favorables à un réajustement social, surtout sous l'aspect économique. Et il arrive que les améliorations de type social patronnées par de nombreux gouvernements en faveur de la participation ouvrière aux bénéfices des entreprises, du travail agricole en coopérative ou communauté, de l'expropriation et de la redistribution des latifundia (après indemnisation), de la nationalisation des





produits du sous-sol également après indemnisation, sont considérées comme des mouvements communistes. Le qualificatif marque de fondement puisque de telles améliorations entrent pleinement dans la doctrine politique et sociale de la majorité des pays occidentaux et n'ont rien à voir avec la doctrine communiste. On croit ainsi effrayer le grand public, lui faisant voir des périls imaginaires, créant ainsi une hostilité croissante contre les essais de progrès social qui, indubitablement, lèsent des privilèges injustes à tous points de vue. La réalité est très différente: dans le camp de l'indigénisme militent activement des milliers de personnalités renommées (savants et hommes politiques) qui, dans leurs pays respectifs, soutiennent des idéologies et des croyances très distinctes: des régimes gouvernementaux, aussi variés dans leurs conceptions comme ceux de Bolivie, Brésil, Guatemala, Mexique, Pérou et Venezuela, travaillent parallèlement dans le camp indigéniste et collaborent avec ses résolutions et ses essais d'amélioration. Les discours de S.E. le Président du Pérou et du Ministre de la Justice et du Travail lors de l'inauguration et de la clôture du Congrès de Cuzco au Pérou (12), la création du Ministère du Travail et des Affaires indigènes dans ce même pays, celle du Ministère des Affaires rurales en Bolivie, de la Commission indigéniste du Ministère de l'Intérieur au Venezuela, etc., sont autant de preuves qu'il n'y a pas la plus petite ombre de communisme dans aucune des revendications inspirées par l'Indigénisme, ni dans aucune des réalisations déjà obtenues.

L'Institut indigéniste interaméricain, organisation intergouvernementale actuellement constituée par quinze pays, est une institution non-politique et ceci est clairement déterminé par l'article IV de la Convention qui le régit. Donc, les buts que la Convention elle-même fixa dans le Préambule et dans ses articles se réfèrent sans doute possible aux revendications socio-économiques et culturelles des indigènes.

Nous désirons rappeler à ce sujet ce qui fut exprimé avec sagesse et clarté par le Dr. Manuel Gamio, directeur de cet Institut, répondant à des attaques de ce genre. Il signala que diverses factions politiques "attribuent à l'Institut, avec une bonne foi erronée, avec aveuglement ou malice, tel ou tel drapeau et prétendent indistinctement marquer nos activités avec telle ou telle étiquette partisane". Gamio ajoute que l'Institut est aussi éloigné du communisme que du nazi-fascisme et qu'il "aspire essentiellement à la normalisation du développement déficient biologique de l'indigène, à ce que s'améliorent effectivement les conditions économique-culturelles inférieures dans lesquelles il végète depuis si longtemps, que l'on respecte sa personnalité et tradition, et que soient abolis les abus de ceux qui, s'appuyant sur la Loi ou s'abritant derrière elle quand elle est inadéquate, le maltraitent, l'exploitent et le réduisent en esclavage". Et il termine: "Ceci est la politique sans étiquette de l'Institut non-politique Indigéniste inter-américain qui, nous en sommes certains, préférerait se dissoudre et disparaître plutôt que d'en devier sur le plus petit point" (13).

Nous allons enfin utiliser un autre témoignage pour que le lecteur méfiant soit peut-être plus impartial. M. Carlos Alonso del Real, américaniste espagnol de renom, publia récemment un article (avec lequel nous nous solidarisons entièrement) dont nous recommandons la lecture intégrale à nos lecteurs, mais duquel, faute de place, nous transcrivons seulement les concepts concernant directement le point en discussion: "Il y a un problème indien, ou mieux, des problèmes indiens". "Ceci n'est pas une invention communiste".





"L'Indigénisme - en entendant par ce terme la préoccupation effective d'améliorer la situation des masses indiennes et de sauver ce qui est valable de leur culture - est une cause bonne". "Il se peut que ce soit une mauvaise intention de ma part, mais je pense que seul peut croire autre chose celui qui est intéressé à la croire. C'est-à-dire le latifundiste qui exploite ses terres avec la main d'oeuvre indienne, inhumainement traitée, l'exploitant minier qui s'enrichit en extrayant de l'étain ou du pétrole grâce à des bras indiens mal payés... etc.". "Et si ce n'est pas ainsi, je pense que l'on ne peut de bonne foi rejeter ce problème que par ignorance ou aveuglement rhétorique (un des pires vices de notre race, qui nous a fait tant de tort et qui nous en fera encore"(14).

Inutile d'insister davantage sur ce point que nous estimons suffisamment éclairci.

\* \* \*

Lorsque la masse de 30 millions d'individus "culturellement indigènes" cessera d'être un instrument d'exploitation et se convertira en facteur actif de production et de consommation, lorsqu'elle participera de manière consciente à la vie sociale et politique de ses pays respectifs, ceux-ci auront énormément gagné dans leur économie et leur capacité de production agricole, artisanale, comme dans leur développement industriel. Cette conviction fait que, chaque jour, l'élite dirigeante des destins des nations américaines (hommes politiques, économistes, sociologues, anthropologues) se préoccupe de la solution du problème indigène et appuie la mise en pratique des directives tracées dans leurs grandes lignes par les Congrès de Patzcuaro et de Guzco.

Que l'Indigénisme, en tant que tendance socio-économique, culturelle et gouvernementale, ait un caractère transitoire est un fait évident. L'idéal serait que les buts fixés soient atteints le plus tôt possible et que disparaisse un si grave problème: la durée de cette transition est fonction de la rapidité avec laquelle chaque pays mettra en oeuvre les moyens pour le résoudre.

Ce sera un beau jour pour l'Humanité et pour l'Histoire que celui où, rendu inutile pour avoir accompli sa mission, l'Institut indigéniste interaméricain pourra disparaître, ainsi que toutes les dépendances et organismes nationaux voués aujourd'hui à la solution de ces graves problèmes. Ce jour-là, il n'y aura plus d'indigènes "révoltés, prolétaires et serfs". Il y aura uniquement des citoyens soumis aux vicissitudes normales et aux luttes inhérentes à la condition humaine comme hommes sans distinctions, passe-droits ou discriminations. C'est avec la plus grande ferveur que nous faisons des vœux pour que ce jour arrive bien vite.

Janvier 1953.

### Notes

1. Los Mestizos de América, par José Perce de Barradas, Madrid 1948, pp.196-198. Nous utiliserons incidemment cet ouvrage comme exemple du critère anti-indigéniste que nous essayerons de contredire. Mais nous pourrions multiplier les exemples. Nous rappelons au lecteur les articles publiés dans América Indígena, XI: 129-146, 219-234 et 323-370 (1951) dans lesquels certains aspects de l'oeuvre citée ont été examinés d'une façon critique.

Nous employons les sigles A.I. pour América Indígena, et M.A. pour Los Mestizos de América.





2. Boletín Indigenista, VII: 304-308 (1947).
3. M.A., p.196.
4. Berlin H.: El Indigenismo frente al Estado. A.I.IV:275-280(1944).  
 Bermejo, V.: La Ley y el Indio en el Perú. A.I.IV:107-111(1944).  
 Caso, A.: Definición del Indio y lo indio. A.I.VIII:239-247(48).  
 Cohen, Felix S.: Definitions of Indian. Handbook of Federal Indian Law, Washington, 1942, pp.2-5.  
 Comas, J.: Panorama continental del Indigenismo. Cuadernos Americanos, LIV(6):147-166(1950), spécialement p.153-156.  
 De la Fuente, J.: Discriminación y negación del indio. A.I.VII: 211-215, 1947.  
     "      "      : Definición, pase y desaparición del Indio en México. A.I.VII:63-39, 1947.  
 Gamio, Manuel : Las características culturales y los Censos Indígenas. A.I.,II(3):15-19, 1942.  
     "      "      : Calificación de características culturales de los grupos indígenas. A.I.,II(4):17-22, 1942.  
     "      "      : Consideraciones sobre el problema indígena en América. A.I.,II(2):17-23, 1942.  
 Lewis, Oscar y E.Maes: Base para una nueva definición del indio. A.I.,V:107-118, 1945.  
 Mendieta y Nuñez, Lucio: Política cultural indigenista. A.I., III:227-230, 1943.  
 Monzón, Arturo: Planteamiento de algunos problemas indígenas. A.I.,VII:323-331, 1947.  
 Sivirichi, Atilio: Derecho Indígena Peruano, Lima 1946,pp.1-98.  
 Villa Rojas, Alfonso: La civilización y el indio. A.I.,V:67-72, 1945.
5. A.I.,XI:131-132 et 138-142, 1951. En outre Revista de Indias, No.48, Madrid, 1952; article intitulé "El Indigenismo de J.Pérez de Barradas".
6. M.A., p.200.
7. M.A., p.202.
8. M.A., p.202.
9. M.A., pp.202-203.
10. M.A., p.203.
11. c'est-à-dire "individu qui n'a pas de biens" selon la définition du dictionnaire.
12. Anales del II Congreso Indigenista Interamericano (Lima, Perú, 1949), pp.49-51, 63-72 et 115-118. En outre Boletín Indigenista, IX:226-236 et 255-257, 1949.
13. La política de una institución no política. A.I.IV:179-182,1944.
14. Dans la revue Dinámica Social, No.12 (Buenos Aires, août 1951) citée par le Boletín Indigenista, XI:280-287, 1951.

\*\*\*\*\*





## B I O G R A P H I E

### Le Baron de Forell et Humboldt.

par René NAVILLE.

Beaucoup de gens ignorent que c'est à un Suisse, le Baron Philippe de Forell, qu'Alexandre de Humboldt doit pour une grande part d'avoir pu entreprendre en Amérique sa fameuse expédition, à la suite de laquelle il conçut son oeuvre magistrale consacrée à la géologie, la botanique, l'ethnographie et la géographie du Nouveau Monde.

Arrivé en février 1799 à Madrid accompagné de son fidèle secrétaire, Aimé Goujard Bonpland, le savant berlinois, après les vaines tentatives qu'il avait effectuées pour gagner l'Egypte et les Indes orientales, avait conçu le projet de chercher à obtenir l'autorisation de visiter les possessions espagnoles en Amérique Méridionale. Il était muni d'une lettre de recommandation pour la Légation de Prusse en Espagne qui, jusqu'en 1795, fut gérée par le Neuchâtelois Sandoz Rollin. Celui-ci, en quittant Madrid, y avait laissé comme Chargé d'Affaires un de ses compatriotes, neuchâtelois également, Monsieur David de Tribolet, qui essaya vainement d'obtenir en faveur d'Humboldt les autorisations qu'il sollicitait. Le Gouvernement espagnol était en effet, à l'époque, hostile à toute incursion de voyageurs étrangers dans les territoires relevant de la Couronne. Le fait qu'Humboldt était de religion protestante n'était pas non plus pour faciliter les choses.

Tribolet, qui entretenait des liens d'amitié assez étroits avec le Ministre de Saxe, le Baron Philippe de Forell, eut l'idée de lui présenter le savant allemand.

D'origine fribourgeoise, Forell représentait depuis 1791 le roi de Saxe à Madrid et grâce à sa vaste culture n'avait pas tardé à se créer de nombreuses relations. Dès son arrivée à Madrid, il s'était occupé à composer une collection minéralogique et à former une bibliothèque des meilleurs auteurs espagnols. Il se trouvait d'autre part être en rapport avec de nombreux littérateurs et savants, en particulier avec le traducteur de l'histoire naturelle de Buffon, don José de Navajo, et don Marino Luis de Urquijo, auteur d'une étude sur le théâtre espagnol. Celui-ci occupait la charge de premier Ministre depuis 1798. Ayant été présenté à Urquijo par l'intermédiaire de Forell, Humboldt fut invité à rédiger un mémoire exposant au roi Charles III les buts de son expédition. Quelques jours plus tard Forell était avisé que Sa Majesté accordait avec plaisir l'autorisation demandée par Monsieur de Humboldt pour étudier les mines en Amérique Méridionale et y faire des découvertes utiles.

Ce ne fut toutefois que trois mois plus tard que l'explorateur reçut dûment authentifié le visa promis. Celui-ci devait en effet être paraphé en dernier lieu par le Ministre de la Justice et des Grâces, don José Caballero, personnage fanatique et peu accommodant qui, par esprit de pure chicane, s'était complu à ajourner indéfiniment l'octroi du visa attendu. Forell, qui ne cessa d'intervenir en sous main en faveur de son protégé, profita de ce délai pour lui faire connaître Madrid et ses environs. Ce n'est donc qu'en juin que Humboldt put enfin, à bord du "Pizarre", quit-





ter l'Espagne muni de nombreuses lettres de recommandations que lui avait fait obtenir le Ministre de Saxe.

Dans de nombreuses épîtres qu'il adressa par la suite à son protecteur, le savant allemand ne cessa de lui exprimer sa profonde reconnaissance pour l'aide qu'il lui avait apportée et grâce à laquelle il avait pu entreprendre sa fructueuse expédition.

"C'est à vous, mon digne Ami, lui écrit-il de Cumana (Venezuela) en novembre 1799, que je dois l'heureuse situation dans laquelle je me trouve. C'est à vous que le public devra le peu d'utilité qui résultera de mon voyage aux Indes".

"En traversant le vaste océan qui sépare le monde agité du monde paisible, sur les bords sauvages du Guarapiche, du fond des bois antiques qui couvrent les vallées du Tumérquiré, votre mémoire m'a été présente".

"L'homme est né pour être reconnaissant".

"Vous, mon digne Ami, qui, malgré l'air des cours avez conservé dans votre âme cet intérêt pour les oeuvres de la nature, que ne pouvez-vous partager avec nous les sentiments d'admiration et de jouissance qui nous ont pénétré en touchant pour la première fois ce sol aimé de l'Amérique Méridionale".

Avec enthousiasme, Humboldt décrit à son correspondant les beautés du golfe de Cariaco, la majesté sauvage de la Cordillère. Il lui envoie des coupes géologiques du Chimborazo et ne cesse de louer la simplicité de l'accueil que lui réservent les indigènes : "Plus je vis dans les colonies espagnoles et plus je m'y plais. De retour en Europe j'aurai de la peine à ne désespagnoliser".

Cependant que le grand explorateur était en train de visiter au Venezuela les régions habitées par les Indiens Chaymas, son frère Guillaume arrivait à Madrid où il était reçu par Forell, qui lui rendit de nombreux services. On sait que c'est pendant ce voyage que le célèbre philosophe se passionna pour la langue basque. On lui doit en outre deux ouvrages sur les plus anciens habitants de l'Espagne qui donnent de précieux renseignements sur l'histoire primitive de la Péninsule et de la race ibérique.

La mission du Ministre de Saxe allait toutefois être brusquement interrompue. En effet, Urquijo ayant été entre temps destitué de ses fonctions, Forell ne devait pas tarder à subir les contre-coups de cette disgrâce. Esprit éminemment libéral, il succomba aux intrigues de Godoy et du parti jésuite qui secrètement provoquèrent son rappel.

Revenu à Dresde et hanté par l'idée fixe que les Jésuites le poursuivaient de leur haine et seraient rappelés à Fribourg, Forell subit soudain les premières atteintes d'un dérangement d'esprit qui ne fit que s'aggraver par la suite. On raconte que, dinant un jour avec le Roi peu après son retour d'Espagne, l'ex-ministre de Saxe se leva tout à coup et au milieu des convives stupéfaits se mit à chanter : "les Jésuites n'auront pas la tour de Saint Nic ... Nic... Les Jésuites n'auront pas la tour de Saint Nicolas..."

Revenu à Fribourg, dans son domaine de Middel, il fut plus tard interné dans une maison de santé à Paris où il mourut le 27 Floreal 1808. L'état de folie dans lequel il avait si brusquement sombré l'empêcha de terminer un ouvrage sur la minéralogie qu'il avait commencé à rédiger à Madrid.





Le nom du Fribourgeois Philippe de Forell restera néanmoins étroitement attaché à celui de Humboldt, à qui il procura les moyens de réaliser la vaste entreprise par laquelle l'éminent savant révéla l'Amérique à l'Europe.

Ce nom mérite d'être sauvé de l'oubli pour prendre une place honorable dans la longue liste immortalisant la mémoire de tous ceux qui, directement ou indirectement, ont contribué au développement des sciences américanistes et au progrès des connaissances humaines.

Bibliographie: Alexandre Daguet: Les Barons de Forell, Lausanne 1873.

\*\*\*\*\*

## R E U N I O N S   D ' E T U D E S

### Résumés

Maurice Ed. PERRET: Géographie de quelques villes des Etats-Unis.

(22 octobre 1952)

S'il est vrai que les villes américaines ont moins d'originalité que les villes européennes et qu'elles ont beaucoup plus de ressemblance entre elles, il ne faut pas croire cependant qu'elles soient dénuées de caractères propres. Il vaut la peine de chercher à les comprendre, d'examiner leur histoire et l'on s'aperçoit alors que chacune d'entre elles a son individualité.

Parmi les plus grandes villes du pays, choisissons-en six, ou plutôt sept, que nous allons étudier: Tout d'abord, comme il se doit, New York, puis la capitale, Washington, la métropole du centre, Chicago, au Sud, la Nouvelle Orléans, les villes jumelles de Saint Paul et Minneapolis, enfin San Francisco sur la côte du Pacifique. Ce sont toutes des villes dont le développement est récent. Pour toutes, c'est la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle qui a vu leur plus grand essor. En 1950, New York comptait 7.891.000 habitants, Chicago 3.620.000, Washington 802.000, San Francisco 775.000, la Nouvelle Orléans 570.000, les villes jumelles 842.000 (soit 521.000 à Minneapolis et 321.000 à Saint Paul).

New York doit son développement à sa situation à l'entrée de la vallée de l'Hudson qui est le meilleur passage de l'Atlantique aux plaines du centre et au fait que sa configuration en fait un excellent port. Ce port a, dès le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, été le principal port d'arrivée des immigrants d'Europe qui ont fourni une main d'oeuvre abondante qui a permis la création de diverses industries, en particulier celles qui demandent peu d'espace, comme la confection. New York est ensuite devenu le principal centre financier du continent. Par suite du manque de place - tout le centre de la ville tient dans l'île de Manhattan -, New York s'est développé en hauteur.

Washington a été créée comme capitale par la volonté du premier président des Etats-Unis, le général Washington. Un ingénieur français, L'Enfant, proposa de faire le plan d'une capitale digne d'une grande nation et c'est ce plan, accepté par le président, qui fut adopté et qui est encore en vigueur aujourd'hui. Les principes





en sont simples: au centre, sur une colline, le palais du gouvernement, le Capitole, des rues en damier, de larges avenues en diagonales, de beaux édifices, de nombreux monuments, de belles perspectives et beaucoup d'espace et de verdure. C'est ainsi une ville magnifique.

La Nouvelle Orléans est située sur le Mississippi, près de son embouchure dans le Golfe du Mexique. Ancienne capitale de la colonie française de la Louisiane - son centre a encore gardé un charme français -, elle doit son développement présent à son port, le deuxième du pays.

Chicago est née à l'endroit où les deux grands systèmes naturels de transports de l'Amérique du Nord - la navigation sur les Grands Lacs et la navigation sur le Mississippi - sont le plus rapprochés l'un de l'autre. Port dès l'origine, elle est devenue le premier centre ferroviaire du continent, puis le marché du centre du pays. L'industrie s'y est implantée, principalement les abattoirs et usines de préparation de la viande, en relation avec les régions d'élevage voisines, puis l'industrie lourde qui utilise le fer amené du Nord par bateau. Elle est ensuite devenue un centre de commerce et de finances.

Les villes jumelles de Saint Paul et Minneapolis doivent leur origine aux conditions topographiques: les chutes du Mississippi qui interrompaient la navigation et forçaient à un transbordement des marchandises. Saint Paul, la ville au-dessous des chutes, est devenue une ville ferroviaire avec des ateliers de réparation; Minneapolis, en amont des chutes, a utilisé la force motrice de ces chutes pour faire marcher des scieries, puis des minoteries, aujourd'hui l'industrie principale.

San Francisco, une petite bourgade fondée par les Espagnols en 1776, se transforma subitement en grand port et ville commerciale en 1849, quand la découverte de l'or en Californie attira de partout des foules d'aventuriers. Elle est restée métropole de l'Ouest, grand centre commercial et financier et a toujours conservé un caractère cosmopolite, différent de New York et Chicago, car ici, l'élément asiatique est considérable et la ville chinoise de San Francisco est un vaste quartier, très curieux.

Le développement des villes que nous avons vues n'est donc pas accidentel. Partout il est dû aux conditions géographiques et il est en étroite relation avec le développement de la région et du pays entier. Ainsi, bien que ces villes soient de fondation récente en comparaison de leurs socurs d'Europe, il est probable qu'elles se maintiendront et probablement continueront à se développer tant que la présente civilisation durera et se développera.

Georges LOBSIGER: Problèmes indiens (I): Indigénisme.

(26 novembre 1952)

Le problème indigéniste débute avec la découverte de l'Amérique. La somme des erreurs accumulées depuis 460 ans a créé un climat de suspicion que seule notre conception actuelle des rapports entre races et civilisations différentes peut adoucir, sans pouvoir remédier complètement aux déficiences héritées qui hypothèquent lourdement le contact entre Blancs et Indiens. La civilisation





occidentale actuelle diffère profondément de celle qui régissait les hommes des siècles coloniaux. Elle est formée, comme toute civilisation, de la somme des séries partielles, inégales qualitativement, que l'on ne peut cependant isoler à cause de leurs nombreuses interdépendances. Les séries partielles les moins élevées sont en général celles que les peuples des colonies ont connues et connaissent encore aujourd'hui à la suite de l'infiltration constante des hommes et des idées, pour ne pas mentionner les techniques importées dans un seul but commercial.

En ce qui concerne l'Indien marginal, les apports culturels blancs qu'il reçoit lui sont transmis par des hommes peu préparés à cette tâche et qui souvent sont des "primitifs" de notre propre civilisation. L'éducation des Blancs et des Métis marginaux devrait précéder tout contact avec l'Indien. Mais deux faits d'ordre plus élevé, auxquels notre civilisation est intimement liée et que nous supportons facilement, doivent être inscrits au passif de notre intervention: la notion de l'autonomie de la personne religieuse et la notion du profit économique personnel sont en contradiction avec l'essence de la pensée indienne. L'Indien n'est pas encore dégagé de ses conceptions personnelles sur la notion de la parenté tribale et de l'appartenance à une communauté propre. Nos concepts introduits innocemment et avec la plus entière bonne foi ont ou désagrégé la base même de sa mentalité ou dressé un mur entre lui et nous. L'ethnographie et la sociologie moderne ont perçu les causes du malaise et de la tristesse indienne. Le totalitarisme des empires indiens avait facilité la domestication des peuples soumis par les Conquistadors blancs. L'erreur coloniale a été l'oubli des idéaux de notre civilisation, plus bienveillante dans son essence qu'on ne le déclare généralement: elle a été maladroite dans son effort de diffusion de principes de base inacceptables par d'autres races.

Il semble bien aujourd'hui, d'après la majorité des indigénistes, que le problème le plus immédiat est de sortir l'Indien de sa misère économique, sociale et hygiénique, au moyen de règlements et de lois conçues spécialement pour lui, lois différentes des lois sociales applicables aux prolétaires blancs, individualistes malgré leur misère. Seules des lois discriminatoires basées sur les enseignements de l'ethnographie auront quelque valeur. Et l'ethnographie ne devra plus seulement chercher ce qui différencie les communautés d'avec les Blancs, mais ce qui peut être considéré comme trait-d'union. L'enquête sur le terrain permettra d'établir le catalogue des besoins et des capacités d'adaptation des peuples indiens, qui, chacun le sait, ne sont pas tous au même niveau technique et intellectuel. La tâche de l'Institut indigéniste est grande et cet Institut devra surveiller de près les entreprises humanitaires envisagées. Avant l'humanitarisme, il faut tenir compte de l'humain. L'introduction d'un type standard de réformes serait néfaste et irait à l'encontre du but cherché. La notion de localisation des enquêtes et des remèdes doit primer sur les définitions globales et académiques: la vie est toute souple et seul le cristal conserve constamment les mêmes angles. Le totalitarisme humanitaire ne doit pas succéder au totalitarisme raciste.

L'Indien doit être défini, tout comme la communauté indienne. La notion inscrite par Alfonso Caso de majorité d'éléments indiens, tant sonatiques que matériels, linguistiques ou spirituels, est féconde. Elle exige cependant une rare souplesse intellectuelle dans le choix des remèdes à apporter, souvent contre le gré du bénéficiaire. La réhabilitation de l'Indien en tant qu'Homo sapiens aussi bien qu'economicus est oeuvre de tact et d'intelligence. L'in-





tégration du petit producteur et du petit consommateur qu'est l'Indien dans le circuit économique de la Nation et l'augmentation de sa productivité et de la capacité de consommation, ne doit pas primer sur le caractère psychologique essentiel de l'Indigénisme, qui se résout dans le rétablissement de la confiance entre deux races ayant des conceptions divergentes quant aux rapports de l'Homme et de la Nature des choses.

La lutte contre les stupéfiants (alcool et coca), l'amélioration du régime alimentaire déficient et la lutte contre les déplorable conditions d'hygiène peuvent être conçues dans le cadre strictement juridique, tout comme la protection des droits fonciers et l'abolition des innombrables prestations personnelles datant de l'époque pré-colombienne et savamment adaptées aux besoins du libéralisme économique. Mais ce qui importe avant tout, c'est dignifier la vie indienne par la lutte contre l'analphabétisme et le repliement sur soi-même, cause d'agressivité inconsciente. Les grandes qualités des autochtones peuvent et doivent être utilisées dans le cadre de l'évolution de la Nation. Le faux concept de l'égalité devant la loi, cher aux Constituants d'après la Libération, a empêché les législateurs d'inscrire des articles discriminatoires dans les Chartes nationales. Aujourd'hui, l'atténuation des grands principes abstraits du XVIII<sup>e</sup> siècle peut être envisagée, non dans le sens commun de l'"apartheid" mais dans le but de permettre l'amélioration graduelle et la reprise de l'évolution naturelle des communautés indiennes.

Mauricio PARANHOS da SILVA: Problèmes indiens (II): Acculturation.

(10 décembre 1952)

Il est admis que la coexistence, face à face, de deux sociétés culturellement différentes provoque toute une série de réactions ou de phénomènes qui peuvent se manifester simultanément ou séparément dans chacune de ces sociétés ou à la fois chez les deux. Ces réactions peuvent être classées en deux catégories définies "d'attraction" ou de "répulsion", cette dernière dite de contre-acculturation. Elles peuvent être constatées dans toute société, quel que soit son degré d'évolution, face à une culture qui lui est étrangère. Quand ces réactions se produisent entre deux sociétés appartenant à des degrés d'évolution culturelle nettement différenciés - ce qui est par exemple le cas entre la société tribale des amérindiens sylvoles et les sociétés à culture euro-américaine ou occidentale, ou encore entre des sociétés animées d'idéologies intransigeantes et sectaires (voir le cas des sociétés à croyances monothéistes) -, elles deviennent beaucoup plus perceptibles par la violence même de leur nature et les conséquences qui en découlent sont d'autant plus importantes. Toutefois, le fait qu'elles soient plus perceptibles ne signifie pas que les problèmes qu'elles suscitent soient plus faciles à résoudre.

Le contact de la civilisation euro-américaine ou occidentale avec les sociétés tribales, dites primitives, a pour ces dernières des effets extrêmement graves: les formes d'économie, de gouvernement, les cadres sociaux et religieux, bref les bases mêmes de leur existence matérielle et spirituelle s'en trouvent brisées ou pour le moins dangereusement compromises, sans qu'elles soient remplacées par d'autres aussi valables pour elles.



Quelle est l'attitude de ces communautés en face des éléments de la civilisation nouvelle qui leur sont présentés, et quels sont les facteurs civilisateurs qu'elles choisissent ? On distingue trois phases différentes dans ces contacts :

1) la phase des premiers contacts, avec effet de surprise, opposition et ressentiment profond causé par la conscience d'une perte et par le sentiment de frustration qui en découle ;

2) la deuxième phase où la génération nouvelle, subissant l'influence des deux cultures, adopte une attitude de mépris envers sa propre culture, sentiment qui lui confère un complexe d'infériorité. Celui-ci ne fera que croître quand elle réalisera qu'elle ne peut s'intégrer à la culture occidentale à cause de son enculturation première qui l'empêche de se défaire entièrement de sa propre culture, de son incapacité à concilier les deux cultures, et du fait qu'elle ne sera jamais acceptée totalement par le Blanc ou le métis civilisé ;

3) la troisième phase : réaction et révolte envers les éléments culturels euro-américains, essais désespérés de retour au passé, aux formes culturelles autochtones. Ce retour au passé ne peut pourtant pas être réalisé, le retour à la culture primitive "pure" est impossible.

Quant à savoir lesquels, des facteurs civilisateurs mis à sa portée, l'Indien choisira, on peut répondre que : 1) il choisira ceux qui correspondent le plus à sa mentalité présente ou à sa structure sociale, vraisemblablement aux deux ; 2) ceux qui confèrent des avantages spéciaux évidents, ou 3) ceux qui peuvent être acquis facilement. La question qui s'impose dès lors logiquement à l'esprit est de savoir ce que deviennent ces facteurs et quel rôle ils jouent dans la communauté. La communauté qui accepte ces facteurs culturels allogènes les assimile dans un temps plus ou moins court, selon qu'ils seront matériels ou non matériels, en y apportant des modifications ou des déformations. Le plus souvent, il en résulte, après un temps variable impossible à déterminer, quelque chose d'entièrement nouveau qui correspond aux exigences psychologiques ou autres du moment, aux besoins les plus immédiats que ces facteurs doivent satisfaire.

Le rôle du porteur, du véhicule de la civilisation euro-américaine auprès des sociétés indiennes sylvicoles revêt donc une importance extrême. C'est en effet exclusivement à travers lui que le primitif se formera une conception première de la nouvelle civilisation. Cette conception sera d'autant plus importante que d'elle dépendra non seulement la première impression qu'il ressentira mais également l'attitude qu'il adoptera à son égard. La première impression sera déterminante et, par la suite, il sera très difficile de la corriger si elle a été défavorable. Il serait souhaitable que les porteurs de culture fussent, sinon une élite, tout au moins des individus ayant reçu une formation spéciale. Or, ce rôle est tenu par trois catégories d'individus : les populations agraires qui recherchent de nouvelles terres, les exploitants de richesses minérales et végétales à l'affût de nouvelles sources de revenus, et les missionnaires de confessions religieuses diverses. Aucun de ces groupes, mûs par des raisons très différentes, n'est préparé à jouer le rôle qu'inconsciemment il remplit : celui de véhicule, de porteur d'éléments culturels civilisateurs.

Ces éléments transmis sans discernement et sans méthode sont cause de perturbations profondes aux conséquences funestes pour les sociétés tribales, car de par leur action psychologique, ils en provoquent la désintégration. A l'étape de transculturation, le facteur





religieux occidental constitue notamment une menace grave car, en discréditant les valeurs morales réelles et les croyances religieuses, en ridiculisant les coutumes traditionnelles ancestrales, il affaiblit et brise le lien tribal et se révèle incapable de le remplacer par une valeur correspondante acceptable par ces populations.

Il serait souhaitable, à tous les points de vue, de n'introduire auprès des communautés autochtones sylvicoles que des éléments civilisateurs d'une utilité indiscutable, et cela d'une façon rationnelle et progressive. Il conviendrait donc de s'efforcer de canaliser le processus d'acculturation à l'aide de certaines normes, de façon à éviter que ces populations ne soient victimes des changements culturels, économiques et sociaux qui en découlent. Le grand problème qui se pose à l'anthropologie appliquée est donc de concilier les exigences de la civilisation euro-américaine avec le respect des éléments culturels autochtones viables et de veiller à ce que le processus d'acculturation des populations amérindiennes sylvicoles se réalise dans les conditions les plus favorables pour elles et les plus profitables aux deux cultures en présence.

Professeur W.A.LIEBESKIND: "Quelles sont les tâches de l'américanisme ?" (14 janvier 1953).

Partant de l'idée que les américanistes ne sont pas d'un même avis lorsqu'ils envisagent l'objet de leurs études, le conférencier s'est proposé de donner son point de vue afin qu'une ligne moyenne soit trouvée au cours de la discussion.

Le terme quelque peu imprécis d'américanisme indique l'étude de problèmes concernant le Nouveau Monde. Il est évident que le champ des recherches doit être circonscrit.

1° - Le conférencier estime que l'étude des primitifs américains doit être écartée. Elle est, selon lui, un problème situé sur un autre plan: celui de l'ethnographie. En effet, celle-ci doit étudier les peuples primitifs et leurs civilisations rudimentaires comme phénomène universel et non pas se limiter à un continent. L'américaniste devrait s'intéresser aux primitifs seulement pour autant qu'il est nécessaire pour la compréhension des grandes civilisations américaines.

2° - Ces civilisations autochtones sont un des principaux objets des études américanistes.

Toutefois, il ne faut pas les surestimer. Elles ne sont pas comparables aux grandes civilisations de l'Ancien Monde, qu'il s'agisse des civilisations méditerranéennes, de l'Inde ou de l'Extrême-Orient. L'Amérique précolombienne, dont les civilisations étaient déjà à leur déclin lors de la découverte, n'a pas créé des valeurs spirituelles de portée universelle. L'intérêt qu'elle suscite est avant tout archéologique.

3° - L'autre grand problème à étudier est la période coloniale. L'Espagne a apporté des valeurs essentielles au continent américain. Il en est résulté une synthèse et, par elle, l'Amérique a été incorporée au monde occidental.





4°- L'Amérique anglo-saxonne et française doit être écartée des préoccupations américanistes. Elle n'est pas le produit d'une synthèse, mais une prolongation de l'Europe, tant du point de vue culturel que de celui de la démographie.

Une discussion animée a suivi cette conférence.

\*\*\*\*\*

### CONFERENCES PUBLIQUES

20 novembre 1952:

Alain GHEERBRANT : Les peintures rupestres du Guayabero et la musique des Indiens Piaroas.  
(film en couleurs et audition de disques).

14 février 1953:

Mauricio PARANHOS  
da SILVA: Les religions africaines au Brésil.  
(projections lumineuses et audition de disques).

\*\*\*\*\*

### COMMUNICATIONS

Découverte de la civilisation précolombienne des Chorotegas dans la province de Mosquitia (Honduras).

Sous ce titre, nous avons fait paraître dans notre Bulletin No.4, page 18, le résumé d'une communication que nous avait adressée un de nos membres, M.Basilio de Telopnef, consul général du Honduras à Berne. Celui-ci nous prie d'apporter à ce texte les deux petites modifications suivantes:

Premier alinéa: remplacer "au nord-est" par "au sud-est".

Troisième alinéa: remplacer "mi-démons" par "mi-singes".

A l'occasion du centenaire de la naissance de José TORIBIO MEDINA (21 octobre 1852-11 décembre 1930).

Par décret du Ministère de l'Education publique, expédié le 21 novembre 1951, le Gouvernement chilien décida de fêter en 1952 le centenaire de la naissance de l'un de ses plus illustres enfants, D.José Toribio Medina, écrivain fécond, historiographe, archéologue, ethnographe, numismate, bibliophile, généalogiste et archiviste.

Né le 21 octobre 1852, à Santiago du Chili, José Toribio Medina fit de brillantes études classiques, devint avocat et entra dans les rangs du personnel diplomatique de la République. Au cours de la guerre peruano-chileno-bolivienne, il fonctionna comme juge militaire. Après la conclusion de cette guerre, il fut nommé secrétaire de la Légation du Chili en Espagne où il passa quelques an-



nées laborieuses, fouillant sans arrêt dans les précieuses archives espagnoles. Toute sa vie, du reste, fut consacrée à l'investigation des documents hispano-américains et il visita presque toutes les bibliothèques nationales d'Europe et d'Amérique.

Plus de 400 ouvrages furent écrits de sa main infatigable et quelques-uns même furent imprimés par ses soins, sur sa propre presse, après avoir été composés dans sa propre imprimerie. Ces travaux embrassent l'histoire de la littérature coloniale du Chili, l'histoire nationale du Chili, l'histoire de l'Inquisition dans les vice-royautés américaines, l'histoire de la découverte de l'Amazonie, du Rio de la Plata, du Pacifique, l'histoire de l'imprimerie dans le Nouveau Monde, spécialement au Mexique et dans le Rio de la Plata. Tous ces ouvrages sont bourrés de faits nouveaux jusqu'alors inédits, exhumés avec amour des dossiers européens et américains. Il accumula les documents pour servir à l'histoire de son pays, et il ne cessa de publier, malgré des ressources limitées. L'histoire coloniale des Amériques lui doit beaucoup, et c'est à juste titre que son pays lui a rendu l'an dernier des honneurs rarement accordés de nos jours aux hommes de science et de recherche désintéressée.

José Toribio Medina eut encore un geste magnifique. Quoique ne jouissant d'aucune fortune, il eut à cœur de léguer de son vivant, en 1925, le fruit de cinquante ans de prospection intellectuelle à son gouvernement. Sa bibliothèque, plus de 40.000 volumes, et ses documents, plus de 9.000 dossiers bourrés de notes et de copies d'actes d'archives, sa cartothèque d'une valeur inestimable, ses médaillers et de nombreux ouvrages rarissimes, tout ceci fut donné inconditionnellement à l'Etat chilien. La bibliothèque José Toribio Medina est aujourd'hui un des joyaux intellectuels de sa patrie. Ses oeuvres jettent une lumière brillante sur la vie coloniale. Il réajuste des faits jusqu'alors isolés et incompréhensibles, il met au jour des faits passés sous silence, il redécouvre la vie secrète et intense des Amériques espagnoles. En ceci, il a servi et bien servi la science universelle. Sa capacité de travail incroyable est un exemple, non seulement pour les jeunes savants chiliens et américains, mais encore pour tous ceux qui ont choisi la rude discipline de la recherche désintéressée.

La Société suisse des Américanistes ne pouvait pas laisser passer cette date sans rendre un hommage mérité à ce grand chercheur. Notre Société, qui se dédie plus particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle de l'homme américain, plus qu'à l'histoire proprement dite, se devait de relever que José Toribio Medina fonda la Société archéologique du Chili et que sa bibliographie anthropologique contient 13 titres, dont sa magistrale contribution à l'étude des Araucans parue en 1882, ainsi que divers travaux moins importants sur des problèmes archéologiques, tels l'astrologie araucane, les monnaies indiennes précolombiennes, et l'analyse de pièces de fouilles.

Georges Lobsiger.

\*\*\*\*\*





# OUVRAGES REÇUS

- Américas - published by Pan American Union, Washington -  
 Vol.4, No. 9 - Vol.4, No.12  
 Vol.4, No.10 - Vol.5, No. 1  
 Vol.4, No.11 - Vol.5, No. 2
- América Indígena - Organo trimestral del Instituto Indigenista Interamericano, Mexico. Vol.XII, No.4, Octubre de 1952.
- Anais do IV Congresso de Historia Nacional (21-28 abril de 1949).  
 Décimo segundo volume, Rio de Janeiro 1951.  
 Décimo terceiro volume, Rio de Janeiro 1952.
- Anales de la Sociedad de Geografia e Historia de Guatemala -  
 Tomo XXVI - Marzo de 1952 - No.1.
- Antropologia e Historia de Guatemala - Publicaciones del IDAEH.  
 Ministerio de Educación Publica, Guatemala.  
 Vol.III, No.1, Enero de 1951.  
 Vol.III, No.2, Junio de 1951.
- Archiv für Völkerkunde - Museum für Völkerkunde, Wien.  
 Band VI/VII - 1951/1952.
- Archivos Venezolanos de Folklore - Universidad Central de Venezuela, Facultad de Filosofía y Letras, Caracas.  
 Año I, No.1, Enero-Junio, 1952.
- Ciencias sociales - Pan American Union, Washington.  
 Vol.III, Nos. 16 y 17, Agosto y Octubre de 1952.
- Correo Literário - Arte y Letras Hispanoamericanas, Madrid, Año III.  
 Nos. 52,53,54,55,56,57,58,59,60,61,62,63,64,65.
- Cuadernos Hispanoamericanos - Revista mensual de cultura hispánica.  
 No.32, Agosto de 1952 - Nos.33/34, Sept./Octubre 1952.  
 No.35, Noviembre 1952 - No. 36, Diciembre de 1952.
- El Palacio - Review of Archaeological Society of New Mexico.  
 Santa Fé. Vol.59, No.8 - Vol.59, No.10  
 Vol.59, No.9 - Vol.59, No.11
- Gaceta Campesina - Organo oficial, Ministério de Asuntos Campesinos, La Paz. Año I, No.1, Agosto de 1952.
- Inti Karka - Organo bimestral del Movimiento Pedagógico Indigenista, La Paz. Año I, No.1, Septiembre/Octubre de 1952.
- Jahrbuch des Linden-Museums - Museum für Jänder-und Völkerkunde, Linden-Museum, Stuttgart. Neue Folge: 1.Band, 1951.
- La Sociedad de Geografia e Historia de Guatemala - Breve recuento de sus labores al cumplir sus bodas de plata. 1948.
- La Voz del Indio - Mexico D.F. Año I, No.12, 30 de Noviembre 1952.
- Mundo Hispánico - Año V, Madrid. Nos.52,53,54,55,56,57,58.
- Paideuma - Mitteilungen zur Kulturkunde, Frobenius-Institut, Frankfurt a/M. Band V - Heft 5 - Dezember 1952.





Revista de Historia de América - Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Tacubaya.  
 Índice Nos.31 y 32, Junio y Diciembre de 1951.  
 No.33 - Junio de 1952.

Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro -  
 Vol.206, Rio de Janeiro 1950-Vol.207, Rio de Janeiro 1950.

Revista do Instituto Histórico e Geográfico de São Paulo -  
 Volume XLVII.

Revista do Museu Paulista - Nova Série - São Paulo.  
 Vol.I, 1947 - Vol.II, 1948 - Vol.III, 1949  
 Vol.IV, 1950 - Vol. V, 1951.

Revista Nacional de Cultura - Ministério de Educación Nacional,  
 Caracas. Nos.90-93, Enero-Agosto de 1952.  
 No.94, Setiembre-October de 1952.  
 No.95, Noviembre-Diciembre de 1952.

Tricolor - Repertório Infantil Venezolano, Caracas.  
 No.41, Julio de 1952 - No.44, Octubre de 1952  
 No.42, Agosto de 1952 - No.45, Noviembre de 1952  
 No.43, Setiembre de 1952 - No.46, Diciembre de 1952.

\* \* \*

Boletín Indigenista - Órgano trimestral del Instituto Indigenista  
 Interamericano, Mexico. Vol.XII, No.3, Septiembre 1952.

Boletín del Museo y de la Sociedad Arqueológica de La Serena -  
 Santiago de Chile, No.6, Octubre de 1952.

Boletín Mensual de Información - Tegucigalpa, Año III.  
 Nos.35 y 36, Julio y Agosto de 1952.

Bulletin of the University Museum - Philadelphia.  
 Vol.17, No.1 - Vol.17, No.2.

Mexico de Hoy - Boletín de Información, Mexico.  
 Volume IV, No.43, Agosto de 1952.

\* \* \*

ACOSTA SAIGNES Miguel - Los Caribes de la Costa Venezolana.  
 Acta Anthropologica, Mexico 1946.

ACOSTA SAIGNES Miguel - El Arca Cultural Prehispanica de Los Andes  
 Venezolanos. Separata de "Archivos Venezolanos de Folklore",  
 Año I, No.1, Caracas, Enero-Julio de 1952.

AGUIRRE BEJIRAN Gonzalo - Problemas de la población indígena de la  
 Cuenca del Tepalcatepec. Memorias del Instituto Nacional  
 Indigenista, Vol.III, Mexico 1952.

AVILA MARTEL Alamiro de - José Toribio Medina, Historiografo de  
 América, 1352-1952. Instituto de Investigaciones Históricas,  
 Montevideo 1952.



- BELLO Andrés - Primer Libro de la Semana de Bello en Caracas. Ministério de Educación, Dirección de Cultura, Caracas 1952.
- BENNYHOFF J.A. - Californian Fish Spears and Harpoons. Anthropological Records 9:4, University of California Press, 1950.
- CASO Alfonso, BLINNAL Ignacio - Urnas de Oaxaca. Memorias del Instituto Nacional de Antropología e Historia, II, Mexico 1952.
- CASPAR Franz - Los Indios Tupari y la Civilización. Ed. Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, Madrid 1952.
- COMAS Juan - Morfología Infantil (Crecimiento). Sobretiro del Cap. VI de la "Paidolog  a" de José Peinado Altable, Mexico 1952.
- COMAS Juan - Cultural Anthropology and Fundamental Education in Latin America. Reprint of the "International Social Science Bulletin", Vol. IV, No. 3, Unesco, Paris 1952.
- COMAS Juan - Algunas Caracteristicas del Femur entre Mexicanos Pre y Postcolombinos del Valle de Mexico: Estudio preliminar. Sobretiro de la Revista "Anales", No. 1, T. XXVI, Caracas 1952.
- COOK S.F. and HEIZER R.F. - The Physical Analysis of Nine Indian Mounds of the Lower Sacramento Valley. University of California Press, Vol. 40, No. 7, Berkeley 1951.
- FELIU CRUZ Guillermo - José Toribio Medina. Antecedentes para el estudio de su vida y su alma. Ed. Comisión Nacional de Comemoraci  n del centenario de su nacimiento. Santiago 1951.
- GIFFORD E.W. - Tribes of Viti Levu and their origin places. Anthropological Records 13:5, University of California Press, Berkeley 1952.
- GIFFORD E.W. - Archaeological Excavations in Fiji. Anthropological Records 13:3, University of California Press, Berkeley 1951.
- GIRAIDO JARAMILLO Gabriel - El Padre Juan Domingo Colety y su Diccionario Historico-Geografico de la America Meridional. Sobretiro del Boletín de la Sociedad Geografica de Colombia, Vol. 10, No. 1, Bogota 1952.
- GIRALDO JARAMILLO Gabriel - Presencia de America en el Pensamiento Europeo. Bogota 1952.
- GIRARD Rafael - El Popol-Vuh, Fuente Histórica. Tomo I. Ed. del Ministério de Educación Pública, Guatemala 1952.
- GOGGIN John M. - Space and Time Perspective in Northern St. Johns Archeology Florida. Yale University Publ. No. 47, New Haven 52.
- GOODENOUGH Ward H. - Property, Kin, and Community on Trunk. Yale University Publ. in Anthropology, No. 46, New Haven 1951.
- GRASES Pedro - El Primer Libro Impreso en Venezuela. Ed. del Ministério de Educaci  n, Direcci  n de Cultura, Caracas 1952.
- GUIA DE PERSONAS QUE CULTIVAN LA HISTORIA DE AMERICA - Publ. No. 121 do Instituto Panamericano de Geografia e Historia, Mexico D.F. 1951.





- HAEKEL Josef - Jugendweihe und Männerfest auf Feuerland, ein Beitrag zu ihrer kulturhistorischen Stellung. Sonderdruck aus Mitteilungen der Österreichischen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Prähistorie (MAG) LXXIII-LXXVII, 1947.
- HAEKEL Josef - Männerhäuser und Festplatzanlagen in Ozeanien und im Ostlichen Nordamerika. Baessler-Archiv, Sonderabdruck aus Band XXIII, Berlin 1940.
- HAEKEL Josef - Die Vorstellung vom Zweiten Ich in den amerikanischen Hochkulturen. Sonderabdruck aus "Kultur und Sprache", Institut für Völkerkunde der Universität Wien, 1952.
- HEIZER Robert F. - The Archaeology of Central California. I: The Early Horizon. Anthropological Records 12:1, University of California Press, Berkeley and Los Angeles 1949.
- HOLMER Nils M. - Inatöipippiler of the Adventures of Three Cuna Boys. Etnografiska Studier 20, Etnografiska Museet, Göteborg 1952.
- HOSTOS Eugenio Maria de - Antología. Selección, arreglo y apéndice por Eugenio Carlos de Hostos, Madrid 1952.
- JIMENEZ MORENO W. y HIGUERA S.M. - Codice de Yanhuitlan. Ed. in facsimile y con un estudio preliminar, Museo Nacional, Mexico.
- JACOBS Melville, FRACHTENBERG L.J., GATSCHET A.S. - Kalapuya Texts. University of Washington Publications in Anthropology, Vol. 11, June 1945, Seattle-Washington 1945.
- KROEBER A.L. - A Mohave Historical Epic. Anthropological Records Vol. 11, No. 2, University of California Press, Berkeley 1952.
- KROEBER A.L. and GIFFORD W.W. - World Renewal. A Cult System of Native Northwest California. Anthropological Records 13, University of California Press, Berkeley 1949.
- LA OPINION DE AMERICA JUZGA NUESTRA DEMOCRACIA - Tegucigalpa.
- LOEB L.M. - Kuanyama Ambo Folklore. Anthropological Records 13:4, University of California Press, Berkeley 1951.
- LOURDES JOYCE M. de - Caderno da doutrina pella Lingoa dos Manaos. Manuscrito do séc. XVIII estudado e anotado por. Boletim No. 136, Etnografia e Tupi-Guarani No. 22, Un. de São Paulo 1951.
- NIMULDAJU Curt - The Tukuna. University of California Publ. in American Archaeology and Ethnology, Vol. 45, No. 4, 1952.
- O'NEALE Lila M. and JEAN CLARK Bonnie - Textile Periods in Ancient Peru: III The Gauze Weaves. University of California Publ. in American Archaeology and Ethnology, Vol. 40, No. 4, 1948.
- OSBORNE Carolyn M. - Shaped Breechcloths from Peru. Anthropological Records 13:2, University of California Press, 1950.
- PETTITT George A. - The Quileute of La Push, 1775-1945. Anthropological Records 14:1, University of California Press, 1950.
- POPENOE Wilson and Dorothy - A Guide to Quirigua. An Ancient Maya City. Issued by United Fruit Company.





- FRUSSOIR Catts - Haiti: Monuments historiques et archéologiques.  
Publ.No.143 del Instituto Panamericano de Geografía e  
Historia, Mexico D.F., 1952.
- PTAK H.P. - Venezuela. Zukunftsland am Orinoco. Kurt Vowinkel  
Verlag, Heidelberg 1952.
- SCHENCK Sara M. and GIFFORD E.W. - Karok Ethnobotany. Anthropolo-  
gical Records 13:4, University of California Press, Ber-  
keley 1952.
- SECCHI Eduardo - La Casa Chilena hasta el Siglo XIX. Cuadernos  
del Consejo de Monumentos Nacionales, No.3, Santiago.
- TORIBIO MEDINA José - Ensayo bio-bibliográfico sobre Hernan Cortes.  
Obra postuma. Fondo histórico y bibliográfico José Toribio  
Medina, Santiago de Chile 1952.
- TORIBIO MEDINA José - Historia del Tribunal del Santo Oficio de la  
Inquisición en Chile. Fondo histórico y bibliográfico  
José Toribio Medina, Santiago de Chile, 1952.
- ULLOA Don George Juan et Don Antoine de - Voyage historique de  
l'Amérique Méridionale. Tome I et Tome II. Ed.Arkste'e et  
Merkus, Amsterdam-Leipzig 1752.
- WASSEN S.Henry - New Cuna Myths. Ethnografiska Studier 20. Etnogra-  
fiska Museet, Göteborg 1952.

\*\*\*\*\*

#### NOUVEAUX MEMBRES

- Mr.Edgar S.BLOCK, 1312 South Moody Avenue, Tampa (Fla./USA).  
M.Roberto Bartolomeo CARLOMAGNO, Av.España 85, Bell Ville (Arg.).  
M.Gottfried HOTZ, Seminarstrasse 97, Zürich 57.  
Mme Rodolfo PAULA LOPES, 5 avenue Ernest Hentsch, Genève.  
Mme José PIJOAN, 2 rue du Petit Château, Lausanne.

\*\*\*\*\*



# TABLE DES MATIERES

## MEMOIRES ORIGINAUX :

### Indigénisme :

Juan COMAS, Mexico: Raison d'être du Mouvement indigéniste .....	p. 1
--	------

## BIOGRAPHIES :

René NAVILLE : Le Baron de Forell et Humboldt .....	p. 11
---	-------

## REUNIONS D'ETUDES :

Maurice Ed. PERRET : Géographie de quelques villes des Etats-Unis d'Amérique .....	p. 13
Georges LOBSIGER : Problèmes indiens: I. Indigénisme .....	p. 14
Mauricio PARANHOS da SILVA: Problèmes indiens: II. Acculturation .....	p. 16
W.A. LIEBESKIND : Quelles sont les tâches de l'américanisme ? .....	p. 18

## CONFERENCES PUBLIQUES :

Alain GHEERBRANT : Les peintures rupestres du Guayabero et la musique des Indiens Piaroas .....	p. 19
Mauricio PARANHOS da SILVA: Les religions africaines au Brésil .....	p. 19

## COMMUNICATIONS :

M. Basilio de Telepnef, Berne .....	p. 19
A l'occasion du centenaire de J. Toribio Medina .....	p. 19
Ouvrages reçus .....	p. 21
Nouveaux Membres .....	p. 25

\*\*\*\*\*

Motif de la couverture: Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue. Coclé, Panama.







